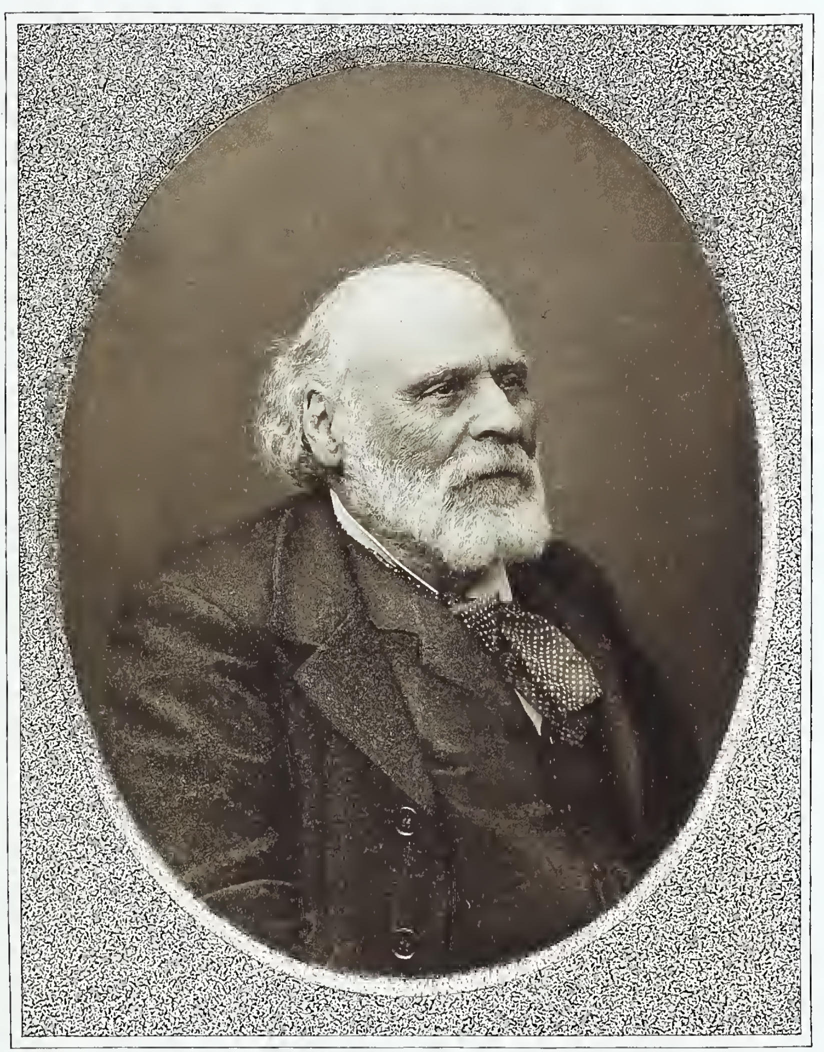

HENRI BOUILHET
1830-1910



HENRI BOUILHET

1830-1910





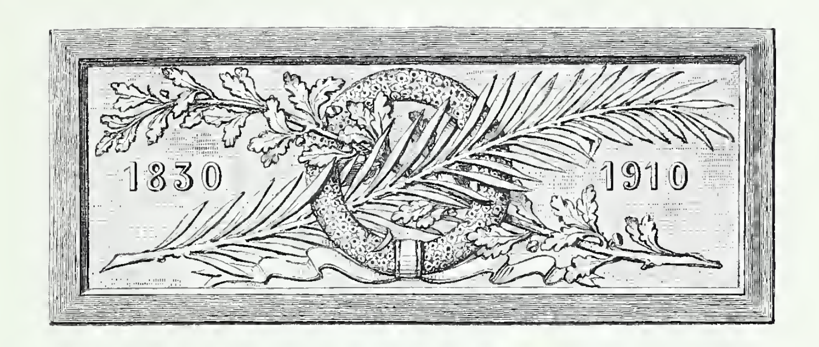
Héliog Dujardin

HENRI BOUILHET

Ingénieur E.C.P

Président de l'Union Centrale des Arts Décoratifs

1830 - 1910



Tous ceux qui, par leurs études et leurs goûts, ingénieurs, savants, artistes, ont été mêlés au mouvement de ces cinquante dernières années, ont connu Henri Bouilhet. Tous garderont la vision de sa figure expressive encadrée de longs cheveux rejetés en arrière, de ses yeux ardents illuminés par la foi quand il fallait convaincre et auxquels il savait donner la plus douce expression quand il suffisait de séduire.

Né en 1830, orphelin à l'âge de huit ans, boursier à Sainte-Barbe, bachelier ès lettres et ès sciences, en 1848, Henri Bouilhet entra la même année, sixième par voie de concours, comme boursier de la Ville de Paris, à l'Ecole Centrale, et en sortit second, en 1851, avec le diplôme d'ingénieur-chimiste.

Son maître, Jean-Baptiste Dumas, désirant le voir se consacrer uniquement à la science, le fit collaborer au Dictionnaire de Chimie industrielle

de Baresville et d'Aimé Girard, et l'engagea à faire des conférences. Il en fit avec succès à la Société d'Encouragement, à l'Observatoire, aux Arts et Métiers, sur différents sujets, tels que : les origines de la galvanoplastie, ses progrès, les nouvelles pâtes de la Manufacture de Sèvres, la reproduction des objets d'art en métal et leur vulgarisation dans les Musées.

Quelques années plus tard, son oncle, Charles Christofle, qui lui avait servi de père, le fit entrer dans son usine comme chimiste chargé des travaux d'électrochimie.

Bientôt, il prend un brevet pour le remplissage des coquilles galvaniques par un métal dur, et découvre un procédé pratique pour la reproduction en une seule pièce des figures ronde-bosse.

C'est aussi à l'Usine Christofle qu'il est amené à s'intéresser aux travaux de celui qui, simple ouvrier menuisier, doit donner son nom à une machine qui révolutionnera l'électricité. En effet, c'est dans les ateliers de la rue de Bondy que *Gramme,* homme de génie, inventa et construisit sa première machine permettant de faire les dépôts métalliques en substituant la dynamo aux piles. Cette machine figure aujourd'hui au Conservatoire des Arts et Métiers, près de la statue de Gramme.

A cette époque, l'activité d'Henri Bouilhet trouve une autre voie qui met en valeur ses qualités

d'artiste en lui permettant de diriger et de juger les travaux de sculpture exécutés par Gilbert, Rouillard, Dieboldt, Briant, etc.

Ces artistes réunis ensemble collaborent à la création du surtout commandé par l'Empereur à Charles Christofle.

On se rappelle le succès obtenu en 1855, à l'Exposition Universelle, par cette œuvre magistrale.

Les débris de ce surtout, retrouvés aux Tuileries, après l'incendie de 1870, figurent au Musée des Arts Décoratifs, à l'emplacement même où il ornait jadis les grandes réceptions de Napoléon III.

C'est aussi sous sa direction qu'est exécuté le surtout de la Ville qui figura à l'Exposition de 1867, ainsi que le fameux service impérial de 100 couverts en vermeil dont l'exécution avait demandé dix ans de travail à des sculpteurs, tels que Aimé Millet, Mathurin Moreau, Madroux, Capy, etc., et dont la ciselure était due aux Richard Désandré, Schropp, Artemann, Honoré, Fannière frères, etc.

En *1862*, il est envoyé en Allemagne pour fonder, à Carlsruhe, l'Usine Christofle qui permet à cette importante maison de développer ses affaires de l'autre côté du Rhin.

En *1863,* les morts successives de MM. Charles Christofle et Ernest de Ribes, son gendre, laissent à Henri Bouilhet et à Paul Christofle toute la Direction de la Société. Ils se partagent la gérance :

celui-ci, bien qu'encore très jeune, apporte au service administratif sa sagesse et son esprit si droit qui l'ont fait apprécier de tous ceux qui l'ont connu, et l'autre continue à s'occuper de la création des modèles et de la fabrication. Ils poursuivent ensemble cette ère de prospérité qui ne s'est jamais démentie depuis lors.

En *1870*, leur patriotisme leur fait transformer en quelques jours l'usine d'orfèvrerie en une manufacture d'armes : tous les ouvriers atteints par la limite d'âge fabriquent des sabres et des baïonnettes. Les salons de vente sont transformés en ambulances.

En *1873*, la France voulant faire oublier ses mauvais jours, tient à occuper une place prépondérante à l'Exposition de Vienne, et étonne l'Étranger par l'essor prodigieux donné à ses industries nationales. Pour la première fois, paraissent dans la Classe d'Orfèvrerie, les émaux de style oriental qui eurent tant de succès à cette époque.

Henri Bouilhet, avec la collaboration de Reiber, Rossigneux, Klagmann, de Courcy, Tare, Guignard, fait exécuter dans les ateliers de Christofle les pièces les plus remarquables et les plus importantes dans ce genre.

L'Exposition de *1878* fournit à l'Orfèvrerie Christofle l'occasion de montrer un travail d'une grande importance : le meuble de l'Immaculée-

Conception, destiné au Vatican, et auquel ont travaillé les sculpteurs Lafrance, Carrier-Belleuse, le peintre Lameire, l'architecte Rossigneux et les ouvriers émailleurs, ciseleurs, orfèvres, les plus célèbres.

En *1883*, à Amsterdam, Henri Bouilhet s'occupe de l'installation de la Section française, comme membre du Comité supérieur des Expositions. L'Orfèvrerie Christofle expose, au milieu de tant d'autres pièces, le testimonial offert à Dietz-Monnin par les exposants.

En *1889*, Henri Bouilhet, sacrifiant ses idées de novateur, compose, avec le sculpteur Joindy, les modèles d'un service d'orfèvrerie Louis XV, en s'inspirant de l'œuvre de Germain. Mais le stand Christofle se fait surtout remarquer par la collection toute spéciale des prix de concours commandés par le Ministère de l'Agriculture et exécutés par les sculpteurs Falguière, Barrias, Antonin Mercié, Roty, Coutan, Gautherin, etc.

Cette Exposition valut à la Société Christofle un Grand Prix.

En *1895*, les ouvriers des Usines Christofle célèbrent avec leurs chefs, sous la présidence d'André Lebon, Ministre du Commerce, le cinquantenaire de la fondation de la Maison, et reçoivent une plaquette commémorative gravée par O. Roty.

En *1900*, à Paris, l'Orfèvrerie Christofle semble exposer dans toutes les sections.

A l'Esplanade des Invalides, on voit fabriquer des couverts sous les yeux du public.

A la Section d'Orfèvrerie, le stand Christofle témoigne qu'Henri Bouilhet, toujours jeune d'esprit, malgré son âge, a voulu appliquer l'art nouveau à l'orfèvrerie, mais avec pondération. Des hommes de talent : Joindy, Chéret, Paul Roussel, René Rozet, Roty, Mallet, Arnoux, Godin, l'aident dans cette œuvre.

A la Section rétrospective, on retrouve les principales pièces fabriquées depuis cinquante ans.

Au Champ-de-Mars, dans le Palais de l'Électricité, un autre atelier montre aux visiteurs les travaux de galvanoplastie et les dépôts électrochimiques sur tous les métaux.

Président du Jury de l'Orfèvrerie, Membre du Jury supérieur, Henri Bouilhet, par suite de la mort d'Armand Caillat et de Corroyer, est chargé du Rapport de la Classe 94 et du Rapport centennal. Charmé par le sujet qui lui était offert par ce dernier travail, mais ne pouvant développer dans un simple rapport d'Exposition tous les documents qu'il avait recueillis pendant sa longue vie de travail, Henri Bouilhet entreprend alors une œuvre plus importante et écrit en trois volumes, un ouvrage sur l'Orfèvrerie aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Nous ne pouvons passer sous silence la place importante qu'il occupa à l'Union Centrale des Arts Décoratifs, dont il fut, avec Guichard, un des premiers fondateurs.

Henri Bouilhet fut nommé, en 1873, premier vice-président de l'Union Centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, sous la présidence d'Edouard André, qui fit fusionner cette Société avec le Musée des Arts Décoratifs.

La Société devint alors l'Union Centrale des Arts-Décoratifs. A la mort d'Edouard André, on lui offrit la présidence, mais il la refusa, trouvant qu'un ancien Ministre des Beaux-Arts, Antonin Proust, pouvait, par sa situation politique, rendre de plus grands services.

Une loterie autorisée par le Gouvernement constitua le patrimoine du Musée. Georges Berger, devenu président en 1889, obtint des pouvoirs publics l'installation du Musée au Pavillon de Marsan.

De 1872 à 1892, sept expositions d'art moderne et rétrospectif furent organisées par Henri Bouilhet au Palais de l'Industrie, et mirent en relief, à côté de l'art ancien, tous les artistes et artisans qui n'avaient pas droit de cité au Salon des Beaux-Arts.

C'est à cette époque qu'il fut nommé Membre du Conseil Supérieur des Beaux-Arts.

En *1905*, l'inauguration du Musée au Pavillon de Marsan fut la réalisation de son rêve, car Paris possédait enfin ce Musée d'Art décoratif si longtemps attendu.

A la mort de Georges Berger, les membres du Conseil de l'Union Centrale lui firent accepter cette présidence qu'il avait tant de fois refusée et qu'il devait garder si peu de temps.

Le discours que M. Maciet, Président de la Commission du Musée, prononça lors de ses obsèques, montre quelle fut sa part de travail pendant quarante années, et à quel point son influence fut féconde.

Il mourut à quatre-vingts ans passés, à Villerville, le 21 septembre 1910, laissant à tous le souvenir d'un travailleur acharné, impatient toujours de produire et d'apprendre encore.





PAROLES PRONONCÉES

PAR

M. LE CURÉ DE VILLERVILLE

Au Service célébré le 24 Septembre, à l'Eglise de Villerville

---

Nous disons, mes Frères, le dernier adieu au vénérable patriarche qui laisse à tous les siens, à toute cette paroisse, une mémoire si belle, si noble, si exemplaire.

Les ouvriers à la cause desquels sa vie a été toute dévouée lui préparent à Marly des obsèques triomphales. Ici, au moins, nous garderons toujours son souvenir. Il est dit dans l'Ecriture : *In memoriâ æternâ erit justus...* — La mémoire du juste est éternelle. — C'est vrai du mort que nous pleurons. Il vivra dans la nombreuse et belle couronne de ses enfants qui se font un honneur de continuer ses traditions.

Il vivra dans ses œuvres. Il ne m'appartient pas de parler de ce qu'il a entrepris sur un plus grand théâtre, mais, à Villerville, aucune œuvre religieuse ou sociale ne l'a laissé indifférent. Il était chrétien convaincu et pratiquant. N'y cherchons pas d'autre explication. Citons seulement, en passant, l'Œuvre du Denier du Culte et cette Crèche de

Villerville où il avait rêvé que les enfants sucent, avec le lait, la doctrine et l'amour du Christ.

Il vivra éternellement dans le sein de Dieu. Certes, c'est au souverain Maître des vivants et des morts qu'il appartient de juger les mérites; mais autant que le permet la sagesse humaine, ne pouvons-nous pas dire qu'il fut un juste?

Toute sa vie, il vécut sa croyance, et c'est pourquoi il vit venir la mort sans crainte; et tandis que tant d'autres, dans l'impuissance où ils sont d'échapper à ses coups, se détournent pour ne pas l'apercevoir, lui, il voulut la regarder en face et il fut plus fort qu'elle. Il remplit alors tous ses devoirs religieux en présence de ses enfants, auxquels il demanda de s'associer à lui dans la prière. Puis, calme, maître de lui-même comme il l'eût été en une circonstance toute ordinaire, il s'occupa encore des intérêts des siens. C'est bien là le fait d'une conscience pure et droite, en règle avec son Dieu et avec son devoir, et qui n'a rien à craindre. Aussi, en présence de ses restes mortels, je dirai sans doute ce que l'on doit dire devant tout défunt: *Prions pour lui*, mais j'ajouterai, et ce sera mon dernier mot: *Imitons-le*.





DISCOURS

DE

M. COUTURIER

MAIRE DE MARLY-LE-ROI

Mesdames, Messieurs,

Avant de conduire à sa dernière demeure M. Henri Bouilhet, permettez-moi d'adresser, au nom du Conseil municipal, un dernier adieu à notre regretté collègue et doyen.

M. Bouilhet, par sa grande expérience des affaires, était un précieux collaborateur, et un bienfaiteur pour nos pauvres et nos écoles.

Je crois donc être l'interprète des habitants de Marly-le-Roi, en adressant à sa nombreuse famille, l'hommage respectueux de la population.

Adieu, cher collègue!



DISCOURS

DE

M. MACIET

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

C'est avec un profond chagrin que je viens, au nom de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, dire un dernier adieu à Henri Bouilhet qui meurt après avoir été quelques mois seulement son Président, mais qui, pendant près de quarante ans, lui donna tout son cœur, toute son intelligence, et la plus grande partie des heures de la vie qu'il pouvait soustraire à d'autres devoirs.

Il avait été nommé, en 1873, Vice-Président de l'Union Centrale des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie, et bientôt, la santé atteinte de son Président, l'éminent Edouard André, l'amena à prendre une part très active à la direction de la Société, puis à sa fusion avec la Société du Musée des Arts Décoratifs.

La Présidence de la nouvelle Société lui fut offerte, mais il s'effaça pour laisser la première place à des Présidents qu'il jugeait plus aptes, par leur situation au Parlement, à mener à bien les négociations qui ont abouti à l'association de l'Etat à notre initiative privée. Pendant qu'ils obtenaient avec l'appui de tout le Conseil, l'autorisation d'une grande sous-

cription publique sous forme de loterie, puis la concession du Pavillon de Marsan, Henri Bouilhet s'occupait activement de tout le détail de la vie de l'Union Centrale : Bibliothèque, Musée, Concours, Congrès, Conférences, Expositions; il lui avait donné l'aide d'une souscription importante, et lui faisait encore des dons très intéressants.

Les Expositions surtout, furent sa grande œuvre pendant une série d'années; elles faisaient sortir les œuvres anciennes utiles à consulter; elles faisaient connaître le grand talent des artistes décorateurs vivants qui jusqu'alors restaient généralement dans l'ombre, et elles eurent un tel succès et une telle influence que c'est à leur suite qu'on vit les salons annuels s'ouvrir aux artistes de l'Art décoratif.

Ces Expositions, par leurs recettes, fournissaient à la Société ses principales ressources financières, et vous imaginez à quel labeur immense et désintéressé devait se livrer Henri Bouilhet pour les faire réussir.

A partir de 1884, la Société eut des moyens plus assurés d'étendre son action et ses projets, et il s'occupa incessamment de toutes les questions graves qui furent à résoudre : installation imparfaite du Palais de l'Industrie, installations provisoires et précaires quand ce palais fut démoli; recherches de terrains, études de devis de constructions pouvant se concilier avec nos ressources, enfin négociations qui, par un accord avec l'Etat, nous ont amenés au Pavillon de Marsan.

Avec nous tous, Henri Bouilhet regrettait que nous n'ayons pas pu, par nos seules ressources, assurer à notre Société l'honneur de diriger seule dans l'avenir l'œuvre qu'elle avait fondée; mais il pensait que l'œuvre existait enfin, et que la génération qui nous succéderait ne serait pas ingrate pour le labeur de la nôtre.

Pour adapter le Pavillon de Marsan à nos besoins, il fallut, par de longues études et de longues conversations, se mettre

d'accord avec l'architecte de l'Etat. Henri Bouilhet étudia sans relâche, plans, devis et comptes, et son activité fut servie par ses grandes connaissances d'ingénieur et d'industriel expérimenté.

Il ne se laissait pas absorber par ce travail utilitaire et s'intéressait à tout le côté artistique de notre entreprise, achats d'œuvres d'art et de livres, installations de collections, expositions temporaires, concours et conférences, et il trouvait encore le temps d'écrire une histoire de l'Orfèvrerie française au XIX[e] siècle.

Au milieu de ce grand labeur persistant, il avait parfois douté d'en voir la réalisation; il eut enfin la joie de voir s'ouvrir le Musée, et je me souviens de l'émotion heureuse qu'il éprouva le jour de l'inauguration.

Quand M. Berger fut malheureusement terrassé par la maladie, M. Bouilhet dut prendre la direction de la Société, et nous avons fini par lui faire accepter le titre de Président, que sa modestie avait toujours refusé. Nous sommes heureux qu'il ait pu avoir, au déclin de sa vie, ce témoignage de notre estime, de notre affection et de notre confiance.

Nous espérions le garder longtemps à notre tête; il avait la force physique et intellectuelle de s'occuper, il y a quelques semaines encore, de questions importantes que nous avons à mener à bien; la mort l'a pris.

Les regrets et les souvenirs que j'apporte ici, je les dis au nom des Membres du Conseil et de l'Administration qui furent ses collaborateurs; mais je puis parler aussi au nom de tous ceux qui trouvent au Musée et à la Bibliothèque tant de ressources pour étendre leurs moyens d'instruction et de travail, et qu'il eut la joie d'y voir affluer.

Au nom de tous ceux qui l'ont connu personnellement et qui ont profité de son œuvre, je lui dis un adieu bien reconnaissant et bien ému!



DISCOURS

PRONONCÉ

PAR

M. PAUL TEMPLIER

PRÉSIDENT

DE LA CHAMBRE SYNDICALE DE LA B. J. O.

Mesdames, Messieurs,

La corporation des Joailliers et Orfèvres de Paris perd aujourd'hui l'un de ses membres les plus éminents.

Sous le coup de l'émotion intense soulevée par ce douloureux événement, et persuadé d'être le fidèle interprète de la pensée de tous, j'ai tenu à manifester nos sentiments de vive condoléance à la famille de notre cher et regretté confrère.

Son nom restera parmi nous comme celui d'un travailleur infatigable, d'une intelligence ouverte à tous les progrès de son métier.

Associé dès la première heure aux travaux de celui qu'il qualifiait si affectueusement d'oncle bien-aimé, Charles Christofle, il a concouru à l'épanouissement de cette maison qui représente si pleinement nos industries parisiennes, en France et dans le monde entier.

Dans toutes les branches de la direction, son action personnelle se faisait sentir; aucune œuvre ne lui paraissait parfaite : c'est avec la conscience du véritable artiste qu'il perfectionnait sans cesse, s'entourant des collaborateurs les plus précieux et obtenant d'eux, non seulement leur concours intellectuel, mais grâce à des qualités enviables, un travail en commun où les cœurs s'unissaient.

Si l'ambition de l'homme est de laisser une trace de son passage sur cette terre, une œuvre qui subsiste après lui, Henri Bouilhet a pu, en fermant pour la dernière fois les yeux, avoir la vision d'une vie noblement remplie!

D'ailleurs, il se survit à lui-même! Comment, en effet, pourrait-on oublier ses travaux sur l'orfèvrerie française, en particulier son magnifique livre sur les XVIIIe et XIXe siècles, qui restera pour tous un si précieux enseignement?

Henri Bouilhet prendra place dans la postérité auprès de ceux qui se sont illustrés dans nos arts, et l'on se souviendra de lui comme d'un homme éminent, dont les qualités de cœur égalaient celles de l'esprit!





DISCOURS

DE

M. MARIÉ

CHEF DE LA FABRICATION DES USINES CHRISTOFLE

Mesdames, Messieurs,

Il y a un peu plus de trois ans, nous perdions M. Christofle, notre tant regretté patron.

Aujourd'hui, c'est M. Henri Bouilhet à qui nous rendons les derniers devoirs. J'ai travaillé avec lui depuis 1857. Il fut mon patron, mon maître, et il m'honorait de son amitié. Aussi, je ne sais comment exprimer le chagrin que j'éprouve en pensant que je ne le verrai plus.

Il ne m'appartient pas de parler de ses travaux en dehors de la maison. D'autres voix plus autorisées l'ont dit. Je ne parlerai donc que de ce qu'il a fait avec nous, ouvriers et employés. M. Bouilhet joignait à une grande intelligence

un goût impeccable, et pendant soixante ans, il dirigea la création des modèles d'orfèvrerie si nombreux, et la fabrication de la Maison Christofle.

Nous pouvons dire, ouvriers et employés, qui avons été ses collaborateurs, combien il rendait notre tâche facile par son enseignement. Il était si clair que nous n'avions qu'à exécuter ses recommandations.

Il avait, avec son ardeur au travail, une profonde connaissance de l'orfèvrerie; chaque chose était étudiée par lui avec le plus grand soin avant la mise en œuvre.

La perte de Mme Bouilhet, qui fut sa dévouée compagne pendant cinquante ans, lui causa une telle douleur que depuis, sa santé fut toujours chancelante.

Chers collègues, ouvriers et employés, nous le pleurons tous, et son souvenir restera toujours parmi nous.

Je répète ce que j'ai dit aux obsèques de M. Christofle : « Soyons unis et aidons le plus que nous le pourrons nos deux patrons, M. de Ribes-Christofle et M. André Bouilhet, pour leur rendre plus facile la direction de la maison. »

Monsieur André Bouilhet, vous avez toutes nos sympathies, et nous éprouvons tous une grande peine de la perte que vous venez de faire.

M. de Ribes-Christofle, qui aimait bien son oncle et qui en était aimé, se trouve aussi frappé dans son affection; nous lui disons que nous sommes de tout cœur avec lui.

Nous adressons à la nombreuse famille toutes nos condoléances.

A vous, Monsieur Henri Bouilhet, notre très cher patron, un dernier adieu!

Que votre repos soit paisible; vous avez fait tout votre devoir.

Vos derniers moments ont dû être moins douloureux, ayant la foi dans un monde meilleur, en pensant que vous alliez être réuni à Mme Bouilhet que vous avez tant regrettée, et à tous ceux de votre famille qui sont disparus.

Adieu, adieu, notre estimé et bien-aimé patron!





DISCOURS

DE

M. A. DEFAUCOMPRET

INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES

AU NOM DES AMIS ET HABITANTS DE MARLY-LE-ROI

Si mon pauvre père était encore de ce monde, il n'aurait pas voulu laisser partir son cher et vieil ami Bouilhet sans lui dire un dernier adieu.

C'est pour moi un pieux devoir de venir à sa place rappeler en quelques mots ce que fut sa vie dans ce Marly où nos deux familles, unies dans la plus étroite affection, ont vécu côte à côte pendant trois quarts de siècle.

Au lendemain de son mariage, au Champ des Oiseaux, il résolut d'établir le foyer de sa famille dans ce délicieux coin de verdure où son beau-père, M. Saintine, avait composé la plupart de ses œuvres si pleines de charme et de poésie.

C'est là que, laissant le souci des affaires et la vie fiévreuse de Paris, il venait se reposer au milieu des siens, heureux de voir ses enfants et petits-enfants jouir de cette maison qu'il embellissait et agrandissait sans cesse pour les réunir tous sous le même toit, et faisant rayonner autour de lui, dans

l'intimité de cette vie familiale, le charme de son exquise bonté.

Cette bonté ne se faisait pas seulement sentir sur ses proches, mais aussi sur ses amis, et elle s'étendait à cette population de Marly, aux intérêts de laquelle il était si dévoué, et qui le pleure aujourd'hui. Dans son souvenir ému, elle n'oubliera pas ce qu'il a fait pour elle, pour l'asile, pour l'ouvroir et pour toutes les œuvres auxquelles l'attachait la générosité de son cœur.

La fin de cette belle et noble vie devait être assombrie par un deuil cruel : il y a dix-huit mois, la compagne dévouée qui tenait une si large place dans son cœur et dont le dévouement lui avait été, pendant cinquante-deux ans, un si sûr et si précieux appui, fut subitement ravie à son affection.

Blessé au cœur, il ressentit les premières atteintes de la vieillesse; lui qui, à quatre-vingts ans, étonnait ses amis par la vigueur de son intelligence et la jeunesse de son esprit, regardant venir la mort en face, en vrai chrétien, il ne songea plus qu'à se préparer à aller retrouver celle qu'il a rejointe maintenant dans un monde meilleur pour une heureuse éternité. Puisse cette consolante pensée adoucir la douleur de ses enfants!

Et maintenant, qu'il me soit permis, mon cher et vénéré ami, vous qui m'avez honoré d'une affection particulière, et me traitiez comme un second fils, de vous adresser un tendre et reconnaissant souvenir, et d'exprimer ce vœu que cette vie familiale, que cet amour que vous aviez pour Marly, soit un exemple pour vos enfants, et qu'ils restent toujours unis dans ce pays que vous avez tant aimé!



G. DE MALHERBE
IMPRIMEUR
12, PASSAGE DES
FAVORITES
(PARIS 15ᵉ)

G. DE MALHERBE
IMPRIMEUR
12, PASSAGE DES
FAVORITES (XVᵉ)